

P E N T E V I L L E

Proche de la chaussée romaine, cette ferme-château (Etymologie: Villa Peinte) dépendait, à la fin du XII^e siècle de l'abbaye de Gembloux.

La ferme de Penteville a vu naître, le 14 février 1867, le poète Fernand Severin, devenu académicien et professeur à l'université de Gand et y décédé le 4 septembre 1931.



A proximité de Penteville, sur le territoire de Cortil, au bord de la chaussée romaine se trouvait un tumulus, découvert en 1921. On y a retrouvé datant du II^e siècle: un coffre cinéraire en plomb, des monnaies romaines en or, argent, bronze, de la vaisselle, des vases, des perles, un dé en ivoire et des pions de jeu.

Ces objets sont conservés au musée archéologique de Namur.

Il faut aussi signaler que la chaussée romaine correspond à la séparation de deux bassins hydrographiques: au nord le bassin de l'Escaut, au sud le bassin de la Meuse.

Dans la même zone se trouve aussi l'ancienne auberge de la "Gatte d'or", la légende assurant que le tumulus était hanté par une chèvre en or.

ODE AUX NUAGES



O nuages aimés ! O vous que, tout enfant,
Je contemplais, déjà conquis par votre grâce,
Fleurs de l'azur, voiliers agiles de l'espace,
Blanc troupeau que rassemble et disperse le vent !

Vous qui montez, ainsi qu'un coeur d'Océanides,
Du sein tumultueux des flots ensoleillés
Dans le grand ciel rempli d'effluves printaniers:
Vous qui portez la vie en vos formes splendides !

Vous, indolents jouets des souffles vagabonds.
Prémices des beaux jours, douces vapeurs d'opale
Qui couvrez la vallée à l'heure matinale
Et dont les clairs lambeaux flottent au flanc des monts !

Vous entre tous, amour des âmes nostalgiques,
Nuages merveilleux de notre arrière-été,
Qui le soir, évoquez, dans l'ardente clarté,
On ne sait quel pays aux profondeurs magiques !

Vous enfin, messagers lumineux du soleil,
Duvet aérien que son reflet colore,
Tranquille effeuillement des roses de l'aurore,
Flocons de pourpre épars dans l'orient vermeil !

Passants légers vêtus d'azur, d'or ou de flammes,
Vous que suivaient jadis mes rêves ingénus,
L'heure viendra peut-être, ô divins méconnus,
Où vous resterez seuls à consoler les âmes.

La terre, que voilait, en des temps fortunés,
L'immense et virginal frisson de la verdure,
Dépouille peu à peu son antique parure:
Un jour brutal descend dans ses flancs profanés.

Quand rien ne restera de ses splendeurs sauvages,
Et que l'homme, cherchant en tous lieux la beauté,
Verra partout l'horreur d'un monde dévasté,
C'est vers vous que ses yeux se lèveront, nuages !

AU ROSSIGNOL

Chante!... Ton chant dans l'ombre, ô frêle ailé, m'est cher :
 Quand il vient jusqu'à moi, si discret et si fier,
 A travers la douceur de l'ombre et du printemps.
 Il me semble que c'est mon âme que j'entends !
 Tout l'écoute, ce chant magique ! Autour de lui,
 Là-bas, on sent vibrer, plus sonore, la nuit.
 Et le silence même a l'air d'être attentif.
 Il est mélodieux, encor qu'il soit plaintif;
 Les soupirs, les sanglots, les longs appels d'amour
 Que ton sein musical exhale tour à tour.
 Tout désolés qu'ils sont, ont la beauté d'un chant.
 Le bocage, que baigne une clarté d'argent.
 Ecoute le poème incompris de ton cœur :
 D'abord, c'est le désir, son trouble et sa langueur;
 L'odeur du renouveau sort du bois enchanté,
 Et tu te sens mourir dans sa suavité...

Tout s'apaise : le doux musicien s'est tû.
 Mais bientôt tu reprends ton hymne interrompu :
 Un cri monte ! un seul cri, prolongé, palpitant,
 Tel que notre pauvre âme en jette par instant.
 Qui se lamente ainsi? Ta joie ou ton tourment?
 On ne sait; car tous deux troublent également.
 Plus calme, maintenant, tu modules en paix
 Ta lassitude morne ou tes tendres regrets,
 Ou la mélancolie exquise des heureux.

Tes pareils, ô chanteur, ne chantent que pour eux ;
 Cœur fier, effarouché par le jour et le bruit,
 Tu contes à toi seul ton adorable ennui ;
 Chante; comme à l'amour, l'ombre sied à tes chants;
 La nuit s'en va; déjà l'aube blanchit les champs
 Et glisse, par degrés, jusqu'au fond des bosquets.
 S'il est vrai que tu crains les témoins indiscrets.
 Hâte-toi ! Tout frissonne et; s'agite, là-bas ;
 Ceux qui vont s'éveiller ne te comprendraient pas.